

Corentin YVENAT

SOLOS

SOLOS

Léonard Maltec dit « *Single Malt* », le marin au destin brisé par les mers australes, vise une troisième victoire sur La Solitaire comme acte de renaissance. Son sillage ambitieux va croiser celui incertain d'Hippolyte Polo, navigateur en quête de reconnaissance. La Solitaire, berceau des légendes, course au temps impitoyable ne peut consacrer qu'un seul vainqueur. Maltec et Polo seront-ils au rendez-vous de leurs espérances au terme de quatre étapes à haute tension ?

Précautions d'usage

Un détail qui change et voilà que la réalité se dilue dans la fiction, un genre auquel cette histoire appartient. Toute tentative visant à entrevoir dans ce livre une quelconque vérité ne serait que pure vanité.

Par ailleurs, ces lignes subissent l'affection de leur auteur pour les jeux de mots. Soyez indulgent !

Enfin, cette histoire vous est racontée à la première personne, vous évoluerez ainsi alternativement d'un personnage à l'autre.

Vous voilà dûment averti.

CHAPITRE 1- Fin du mois de mars.

Hippolyte POLO

À l'orée du printemps somnolent les aurores paresseuses. Le froid courbe l'échine. Mordant, il transperce l'épiderme, dévore affamé les maigres réserves d'énergie encore épargnées par cette seconde nuit en mer sans lune et vide d'étoiles. Les navigations en cette saison exigent un mental à toute épreuve, capable de résister à la rigueur des conditions climatiques mais aussi surtout à cette question fatidique "*mais bon sang, que viens-je donc accomplir ici ?*". Le vent d'Ouest vigoureux me propulse à plus de quinze nœuds de moyenne. Au travers sous gennaker, appuyé sur le foil bâbord, le bateau exprime son plein potentiel, ricochant de vague en vague. La coque cogne, tape, raisonne, mais résiste vaillante aux assauts liquides incessants, lesquels vaincus, se fracassent sur le pont avant de mourir sur ma veste de quart détrempée. Au sortir d'un hiver rigoureux, la température de l'eau avoisine onze degrés. À peine plus chaud, l'air vif fouette fraîchement mon visage buriné aux embruns. Progressivement, la nuit noire grise. Loin dans l'Est, l'obscurité faiblit, battue par l'astre solaire dardant ses premiers rayons rosés de timidité au-dessus du mince filet de terre naissant à l'horizon. Avant de viser l'arrivée de la course située à la bouée du *Nouch-Sud* mouillée devant les Sables D'Olonne, le parcours de la course impose de virer la cardinale *Rochebonne Nord-Ouest*. Concentration maximale à la barre. Dans ce vent soufflant à vingt nœuds, vingt-cinq en rafales, barrer maintient éveillé. Surtout, je me trouve dans le paquet de tête à jouer le classement des dix premiers. Une grande première ! Alors, l'adrénaline dope mon cortex tout entier focalisé sur la délicate tâche de me maintenir dans le haut du panier.

Sur l'écran G.P.S, mon petit navire sobrement symbolisé par un triangle bicolore se rapproche de la bouée. Le levé du jour rétablit la vision. Les petites taches lumineuses, rouges, vertes et jaunes dévoilent leurs dessous faits de voiles et de coques colorées. Un demi-mille dans mon Sud-Est, j'avise les premiers concurrents. La bouée *Rochebonne Nord-Ouest* dans leurs sillages, ils mettent désormais le cap sur Les Sables sous spi de capelage. Leur proximité me donne une énergie folle chargée d'excitation.

À mon tour, j'entre dans la zone de manœuvre. Aussitôt, le pilote automatique prend le relais. Je récupère le spi de capelage rangé dans son sac matossé au vent et vient le fixer aux devants des cadènes de hauban tout en prenant soin de connecter les trois points du spi à leurs bouts respectifs. La zone d'empannage se rapproche vite, le stress monte. Du succès de la manœuvre dépend ma place au classement. Si je la manque, les vingt concurrents derrière moi ne s'apitoieront guère sur mon sort. Quelques longueurs. Ne surtout pas descendre exagérément bas et concéder du terrain à la concurrence, mais gare aux anticipations outrancières. Subtil dosage. L'instinct donne le top départ. Je profite de la vitesse du bateau pour abattre, larguer l'écoute du gennaker et la bastaque au vent. Changement d'amure, le gennaker passe suivie de la grand-voile. Je cale le bateau grand-largue, reprends la bastaque au vent, puis me rue sur le sac à spi, l'ouvre et me saisit de la drisse. En brassées alternantes, mes mains tirent sur la drisse et le spi monte au capelage. Parvenu dans le cockpit, j'enroule aussitôt le gennaker pour donner de l'air au spi qui manque de s'étouffer. Pok, la bulle se gonfle de tout son coffre. Allez hop, aulofée légère sur le cap et le sprint final s'engage au largue. L'atmosphère se réchauffe, le soleil, le vent arrière et les manœuvres changent l'ambiance. De nouveau le stick en main, je profite des joies du surf au commencement de cette journée glorieuse.

Léonard MALTEC

"Top pour le passage d'Hydro-Mel, messageries électroniques, premier de la grande course de la Solo Coca-Lane, bravo Léonard !" grésille dans le vent ma V.H.F au moment de couper la ligne d'arrivée en tête. Je lâche la barre, me lève en même temps que mes poings et agite vigoureusement ces derniers vers le ciel tout en observant le bateau comité sur tribord. Jecrie, j'exulte ! Dix minutes à peine me séparent du second dont le spi blanc gonflé à bloc fend la brise à quelques encablures de la ligne d'arrivée. Dix minutes après deux jours et deux nuits de course, un monde en *Classe Solo*. Les poursuivants cavalent non loin. Les arrivées vont s'enchaîner, l'heure à suivre verra rentrer au port une partie de la meute. Inutile de me lancer dans d'improbables calculs, le fort coefficient de cette dernière course de la Solo Coca-Lane donne au vainqueur un avantage décisif. Les abords de port Olonna interrompent mes célébrations, l'instant revient aux manœuvres d'approche. Le spi rejoint son sac. S'ensuit l'affalage de la grand-voile et la mise en route du moteur, direction les pontons.

H.P

En fin de matinée, mon bout dehors transperce la ligne en huitième position. Incroyable, mon meilleur résultat sur le circuit Solo depuis mes débuts trois ans plus tôt. Je n'ose y croire.

L'euphorie du succès efface la lourde fatigue. Ballotté par les vagues, je prends quelques minutes pour m'asseoir et observer les arrivées des autres concurrents. Contempler tous ces spis encore en course procure une véritable fierté. La saison commence bien. Ce beau résultat va prouver mes qualités à *Gouémoniaque*, mon partenaire, et justifiera le budget confortable octroyé, lequel me permet une implication sportive totale, sans m'épuiser à joindre les deux bouts. Jamais depuis mes débuts en course au large, je n'avais été aussi à l'aise et serein.

L.M

La remontée du chenal des Sables en vainqueur porte une lourde charge symbolique. Qui aurait misé sur un pareil retour après mon accident ? Peu assurément. Moi-même ? Je n'en suis plus très sûr. Je me revois deux ans plus tôt, fendre la foule puis les flots de ce même chenal. Je me revois fondre en larmes devant les encouragements chaleureux de ces anonymes massés sur la digue, venus saluer les héros du large partir à l'assaut de leur Everest maritime, les *Vents du Globe*. Tout roc que vous soyez, les regards sincèrement émus de ces gens attrapent vos tripes, vous laissant impuissant face à une vive émotion. Ce chenal a transformé chaque marin l'ayant emprunté dans ces circonstances. Irrémédiablement, il marque une césure nette entre l'avant et l'après. Je ne suis plus le même homme depuis. Je me revois sur cette immense machine, bijoux de technologie dernier cri, parée à affronter les océans. Je me revois prêt au combat à l'affalé du signal préparatoire. Je me revois inconscient des terribles événements auxquels j'allais prendre part. En franchissant la ligne, j'étais pourtant déjà condamné. Tout commença sur les chapeaux de roues. J'étais bien, j'étais en phase. Je me battais dans le paquet de tête et cela durant toute la descente de l'Atlantique Nord puis Sud. Seulement voilà, à l'entrée des mers australes, aux premières fumées blanches de l'Indien, mes décisions stratégiques ont manqué d'acuité, me faisant perdre une première place temporaire mais

prometteuse. En deux jours d'un mauvais placement, six concurrents mieux avisés me grillèrent la politesse et à ce moment-là, je n'entrevis pas comment leur rendre la pareille. La mer au long cours, en solitaire de surcroît, est un exhausteur de sensations, tout prend la surmultipliée et l'effet de levier cohabite avec la banqueroute. Bienvenue dans l'ascenseur émotionnel. Victoire potentielle la veille contre places d'honneurs le lendemain. Inacceptable ! Démarre alors une tentative d'attaque désespérée donc irréfléchie, juste portée pour tromper mon esprit, le maintenir éveillé dans une illusion de maîtrise. Ces lieux hostiles, mon cuir tanné les avait pourtant expérimentés à deux reprises. Souvent utile, l'expérience sait parfois aussi leurrer. La monture a son importance. Celle du passé, équipée de deux patins, pouvait bondir de dépressions en dépressions et ainsi cavalier sans retenue. Sur un monocoque en solitaire la donne change. Le train de dépression passe à l'heure, les retardataires sont priés de prendre le wagon suivant. Lorsque les premiers s'échappent, les rattraper devient hypothétique. Je ne l'avais pas compris, alors j'ai attaqué, me pensant au-dessus des lois de résistance des matériaux. Les contrevenants exaltés par le sentiment d'impunité se livrent inmanquablement aux excès. D'une imprudence à l'autre, les erreurs s'accumulent et finissent par les conduire à la capture. Mon arrestation eu lieu au Sud de l'Australie lorsque que la manille retenant la poulie d'écoute du petit gennaker explosa, transformant le réa en projectile mortel d'une arbalètepointée droit sur ma jambe droite placée à la conjonction du mauvais moment et du pire endroit. Je n'oublierai jamais cette violence, cette douleur atroce mêlée à la prise de conscience, brève, d'un destin basculant dans le sursis. J'ignore encore aujourd'hui d'où provinrent les ressources m'ayant permis de regagner mon cockpit à la seule force des bras. S'ensuivit une interminable attente, dans la douleur et l'impuissance, livré par le mauvais sort à la merci des éléments hostiles insensibles au drame qui se jouait. Pour tenir, je me réfugiais mentalement auprès de ma femme et mes deux enfants, refusant de les quitter dans ce caisson sinistre brinquebalé au gré des éléments. Puis, mon horizon trouble s'éclaircit quand arriva un ami dérouté par la direction de course avec la mission de veiller autour de moi. Cette présence matérialisée par une onde radio hachée me donnait un espoir immense et un peu de force supplémentaire pour patienter l'arrivée des secours que je savais en chemin. J'en ai pleuré, jamais tant de larmes n'avaient parcouru la courbure de mes joues. Aux confins de la patience, à l'issue d'heures interminables, la marine australienne aborda mon navire blessé et m'évacuait *in extremis* avant le déchaînement annoncé d'une dépression très creuse dont la violence m'aurait emporté.

Débarqué sauf sur la terre ferme, je dus affronter le pessimisme du médecin, dont le diagnostic me destinait au fauteuil roulant. Son jugement omettait cependant un paramètre fondamental, paramètre invisible des scanners, ma volonté construite dans l'alliage du fer et du carbone. Certes cela n'advint pas d'un claquement de doigt. Il a fallu que conscience se prenne, que conviction se forge, que certitude s'acquiert, que passion s'anime pour que j'entrevisse l'avenir se dessiner sur l'eau. De nouveau, comme depuis toujours mes deux jambes m'embarqueraient naviguer, de nouveau j'irai vaincre sur les mers et les océans. Personne, pas même mon propre corps ne viendrait barrer mon chemin. Sans jamais prise lâcher, même dans les moments d'abattement, je me suis hissé à un niveau encore meilleur et la victoire du jour consacre ma revanche sur la vie.

La proximité immédiate des manœuvres m'extirpe des méandres songeurs. La réalité émerge à la surface de mes émotions. J'accoste triomphant sur le ponton, où Victor Lima m'accueille le visage illuminé d'un grand sourire. Je le surnomme parfois "*manille-ganse*", lui mon fidèle préparateur, l'homme de confiance, l'ami de longue date.

-*"Bien joué champion !*

-*Eh eh ! Je ne l'ai pas volée celle-là, j'ai collé dix minutes au second !"*

Je pose mes yeux rieurs sur le comité d'accueil et croise le regard d'Annie ma femme depuis presque toujours. Coup de foudre lycéen incandescent comme au premier jour. Depuis l'aube de nos émois, elle se tient fidèlement à mes côtés, accepte mes longues absences et ma passion dévorante. Son soutien indéfectible sans exigence d'aucun retour se résume par cette phrase qu'elle répète souvent *"je préfère le voir heureux sur l'eau plutôt que de faire la gueule à la maison"*. Elle a tout enduré, l'accident puis la convalescence, mon humeur exécrationnelle lorsque les progrès se montraient timides. Ne lâchant jamais prise, elle m'a donné hier la force, elle m'apporte aujourd'hui la victoire, sa victoire avant toute chose. Tendre sourire droit dans les yeux, je pose ensuite un regard affectueux sur nos deux enfants l'accompagnant.

Avril Folamour, la journaliste du *Câblogramme* interrompt ce moment hors du temps et du monde.

"Léonard, deux ans après ce terrible accident, vous signez votre grand retour sur les podiums, quel sentiment cela vous procure-t-il ?"

Question prévisible, les médias vont se régaler de ce supplément d'histoire à raconter. Rien de tabou, autant ne pas boudier leur plaisir.

"Beaucoup de fierté, je ne réalise pas vraiment, c'est à peine croyable et en même temps je m'en savais capable. En cet instant magique, mes pensées vont vers mes sauveteurs des mers du sud, je leur dois la vie. À mon médecin, je lui dois ma forme. À mon sponsor, Hydro-Mel messageries électroniques dirigé par Léandre Cervoise, je lui dois la confiance et les moyens. Et surtout à mon épouse et mes enfants, sans lesquels vos micros ne seraient pas suspendus à mes lèvres."

"La saison démarre fort, doit-on compter sur vous pour la Solitaire, pourquoi pas une troisième victoire ?"

"Ne brûlons pas les étapes, la route reste encore longue. De façon certaine, je serai présent pour la gagne au mois de juin. Cette troisième victoire constitue clairement l'objectif de la saison."

"À quel moment avez-vous fait la différence sur ce grand parcours ?"

"Sous le pont de Rez, nous étions tous dans un mouchoir de poche à chasser la risée. J'en ai débusqué une, je n'ai pas laissé passer ma chance et j'ai réussi à prendre la fuite avec. Ensuite, c'est parti par-devant avec le renforcement du vent, pour finir à haute vitesse sous spi."

"Quels concurrents vous ont-ils impressionné ?"

"En Classe Solo, tout le monde déploie un haut niveau, raison pour laquelle j'aime cette catégorie monotype. S'il faut citer deux noms je dirais Alba Trauss sur Food-Bassan et Ulysse Téria sur Bacs Terry, mes dauphins sur cette épreuve. Ils m'ont donné du fil à retordre, à n'en pas douter il faudra compter sur eux. Puis, il faudra aussi surveiller les petits jeunes qui montent, je pense notamment à Hippolyte Polo qui émerge véritablement cette année avec Gouémoniaque, un beau partenaire."

Petit moment de flottement gêné dont je ne perçois pas la source. Rapidement, le temps des célébrations officielles chasse ce flou, notamment lorsque atterrit dans mes mains une énorme bouteille de champagne que j'agite énergiquement tout en la tenant fermement pour mieux y croire. Le magnum secoué concentre en son sein toute la pression de la course. Lorsque celle-ci accumulée au point de paroxysme se libère du goulot, le coûteux breuvage jaillit de mille bulles blanches comme d'une étrave lancée à pleine vitesse sur la ligne d'arrivée. J'agite la bouteille à tout-va, éclaboussant officiels, journalistes, proches et badauds sans oublier mon bateau. Je porte le goulot à ma bouche, sens le liquide pétillant

se répandre dans mon estomac vide. Je ferme les yeux, je me sens vivant, je suis vivant, terriblement vivant !

H.P

La remontée de ce chenal mythique des Sables me donne le tournis. Évidemment, l'ambiance se distingue nettement d'une arrivée des *Vents du Globe*, mais les forces en présence donnent à rêver, l'imaginaire s'occupant du reste.

Sur mon nuage, j'accoste sans prêter gare à l'agitation que provoque mon arrivée et sans déceler la nervosité de Charlie Delta, mon préparateur, venu m'accueillir. L'amarrage suspend le temps, priorité absolue à son exécution correcte. Les automatismes fonctionnent à merveille, les pointes et les gardes se frappent aux taquets, tours morts et demi-clés en deux temps trois mouvements voilà le navire immobilisé. Subitement, Charlie m'attrape par le bras.

-Viens, je dois d'urgence te parler. On va dans le bateau.

-Que se passe-t-il ? tu agis bizarrement !

-Active-toi, viens, c'est très urgent !

Ignorant mes tentatives de temporisation, il file à l'intérieur. Soudain inquiet, j'observe l'agitation du ponton sous un autre œil et vois quelques visages mi-amusés mi-interrogateurs. Nerveux, je monte à bord et rejoins Charlie s'impatiantant.

-C'est la panade !

-développe !

-Vendredi matin pendant la course la presse un révélé un scandale impliquant au premier chef Goémoniaque.

-Que, quoi, comment ça ?

-Les journalistes ont parlé de tromperie d'ampleur nationale. En résumé, les lessives vendues sous origine France ne l'étaient pas toutes, très loin de là.

-Tu plaisantes ? C'est une blague ? Parce que si c'est le cas, elle n'est pas très drôle ?

-Non je suis sérieux regarde !

Il me tend son téléphone sur lequel s'affiche un article de presse daté de la veille.

"La Répression des Fraudes a récemment transmis un procès-verbal de tromperie visant un acteur breton du produit ménager. Sur une période de deux ans, l'entreprise aurait francisé plus de vingt millions de barils de lessive indiennes. En outre, les barils réellement fabriqués en France contiendraient une quantité inférieure à celle alléguée sur le paquet. Rapidement, le nom de Goémoniaque a émergé. Les dirigeants ont refusé de répondre à nos questions [...]"

Le courage m'abandonne, je refuse de lire la suite. J'éteins le téléphone et le rends à son propriétaire, désabusé et en proie à une vive inquiétude.

-Tabata Quin m'a téléphoné ce matin. Elle était dans tous ses états. Il faut que tu la rappelles au plus vite. Au cas où tu n'arrives pas à la joindre, la consigne est claire, tu ne fais aucune déclaration et tu incarnes la discrétion.

-Comment je fais hein ? Le logotype de Goémoniaque serait frappé jusque sur mon caleçon si c'était possible ! Et mon bateau, ce panneau publicitaire géant, j'en fais quoi, je le coule ?

-Hey du calme, moi je n'y suis pour rien, je transmets les ordres et crois-moi, en ton absence, je les ai pris pleine face !

-Pardon, la fatigue et l'annonce brutale ne font pas bon ménage.

-En plus ce matin, Avril Folamour la journaliste du Câblogramme furetant près du fourgon, attirée par le logotype Goémoniaque a commencé à me poser des tonnes de questions. Comme je venais juste de raccrocher avec Tabata Quin, tu penses bien que j'ai feint l'ignorance totale. Évidemment, elle a insisté. Heureusement, mon téléphone s'est mis à sonner et je me suis éloigné avec ce prétexte. Pour la première fois de ma vie, et j'espère la dernière, j'étais ravi de m'entretenir avec une plateforme de vente par téléphone ! J'ai réussi à semer la journaliste, mais tu le sais comme moi elle a la réputation de ne pas lâcher le morceau. Le reflet d'une vitrine m'a renvoyé pleine face le logotype Goémoniaque. Je me suis d'abord senti hanté, avant de prendre conscience de ce que mon blouson était floqué à la marque. Fissa, je me suis dévêtu. En plein mois de mars merci du cadeau !

Je ne sais plus où me mettre, ni quoi penser. La sonnerie du téléphone de Charlie remplit ce vide nauséeux. À l'autre extrémité de la ligne, Tabata Quin s'impatiente, il s'empresse de me la passer.

-Hippolyte, ah enfin bon sang ! Je vais rester brève, il faut que nous nous voyions au plus vite.

-C'est quoi cette histoire ?

-On en parle demain ! Tu te débrouilles comme tu veux, mais demain matin on se voit chez nous. D'ici là, ordre absolu de te taire ! Tu ne dis rien, ne réponds à aucune question, surtout à la presse. Tu disparais des écrans séance tenante. Je suis prise par le temps, à demain.

Tut.

-Elle a raccroché !

-Elle ne manque pas d'air celle-là ! Bon, si j'ai bien compris, tu dois te rendre à Morlaix rapidement.

-Oui tu as bien saisi l'idée.

-Ok, bon toi tu dors dans le bateau, moi je m'arrange pour nous trouver un moyen de transport plus discret. Mon oncle devrait pouvoir garder le fourgon à l'abri des curiosités mal placées.

J'acquiesce à ces directives bienvenues, la mine déconfitée devant ce changement radical de perspectives. Dire qu'une heure auparavant, je marchais sur les nuages, je sombre désormais vingt mille lieues sous les mers...

Sur les pontons, Avril Folamour se presse devant le bateau. En sortant malencontreusement sur le pont pour récupérer ma gourde, une question fuse.

- Hippolyte Polo qu'avez-vous à déclarer face aux accusations visant votre partenaire ?

Impossible de feindre l'ignorance, impossible de me dérober. J'improvise, tentant dissimuler mon malaise par de la grandiloquence :

-Je ne peux parler que de ce que je connais, c'est-à-dire de la voile et de la course. Pour le reste, mon préparateur vient de m'informer de la situation. Je ne souhaite à ce sujet émettre aucun commentaire. J'espère que vous saurez respecter mon silence. Après tout, je n'ai aucune responsabilité dans cette affaire, laissez la justice agir. S'il vous faut des explications sur les foils, je vous les fournis avec plaisir, pour le reste adressez-vous directement à Goémoniaque !

Hélas, ma tirade n'a pas produit l'effet escompté. La journaliste insiste.

-Vous n'êtes pas responsable, mais vous naviguez avec l'argent d'un délit crapuleux, que cela vous inspire-t-il ?

La question me laisse pantois. Prise de conscience, déstabilisation, il faut l'admettre, la remarque ne manque pas de justesse, que répondre à cela ?

-écoutez, mon temps de sommeil sur les dernières 48h ne doit pas excéder 4H et je vous prie de le croire, je compte large. Pour parler vulgairement, je suis cramé et vous, vous profitez sournoisement de mon épuisement pour soutirer je ne sais quoi de sensationnel afin de vendre plus de papier. Je ne vois pas dans votre attitude un comportement plus vertueux que celui dont vous essayez de m'accabler. Je ne vous dirai rien, non pas par manque de politesse, non pas sur l'ordre que vous supposez, non, je ne dirai rien parce que je ne sais tout simplement rien ! J'ai pour principe de ne jamais m'épancher sur mes ignorances. Si votre curiosité souffre de carences, voyez avec mon partenaire son service de communication est à même de résoudre ce problème.

- Service de communication totalement muet et dont vous êtes l'ambassadeur !

Alerte rouge, ma répartie sèche.

-Vous avez raison, je suis l'ambassadeur de cette marque, mais aussi étonnant que cela puisse vous sembler, je ne dispose d'aucune information concernant l'affaire dont vous voulez m'entretenir. Donc avec ou sans votre consentement, je vais me retirer dans ma cabine, je dois récupérer !.

Joignant le geste à la parole, je file à l'intérieur du bateau, attrape mon duvet glissé dans un sac étanche et me jette dans les bras de Morphée toujours aussi accueillants malgré l'agitation soulevée par l'annonce.

Trois heures plus tard Charlie m'extirpe des profondeurs cérébrales.

-Mon oncle a caché le fourgon dans sa grange et te prête la voiture de mon cousin en vacances au Japon.

-Hein, quoi camion ? Ah oui, l'affaire, la discrétion. Tu assures, merci. Il faudra me dire comment remercier ton oncle pour ce coup de main.

-Ne te soucie pas, il est content de nous aider.

-Et dehors, comment la situation se présente-t-elle ? J'espère quand même qu'Avril Folamour ne fait pas le pied de grue ?

-Non, elle a levé le camp. En tout cas elle n'est plus sur le ponton à t'attendre. Maintenant, je n'ai pas inspecté chacun des nombreux catway que compte ce port !

-Bon, rangeons et ne tardons pas, je dois prendre la route.

-Pendant ton absence, je garderai un œil sur le bateau et effectuerai les deux trois bricoles nécessaires.

-Impeccable. Par contre, j'ignore ce que nous réserve la suite. Je ne sais pas si...

-Tu verras bien. Ne t'en fais pas, si tu ne peux pas me garder, j'ai de quoi rebondir.

- Merci de pouvoir compter sur toi !

Avec Charlie nous enclenchons une mécanique bien huilée, pliage des voiles, lovage des bouts, rinçage à l'eau douce, ménage intérieur. Le tout bercé par le rythme parfois aiguë des drisses frappant contre les mats. La musique du port me berce depuis mon enfance, elle m'apaise en ces instants troubles.

Un dernier coup d'œil sur les amarres et nous quittons le bord. Nos pieds foulent les pontons le pas assuré mais le regard suspicieux. La peur du journaliste s'évapore au moment de monter dans la voiture.

En toute fin d'après-midi, deux bonnes heures de sommeil supplémentaires au compteur, je quitte Charlie et son oncle, en direction d'un destin incertain. Difficile d'entrevoir les lueurs dans cet avenir assombri de difficultés. J'adresse un texto à Victoire partie en week-end avec des amies. Ces derniers temps, nos rapports se sont tendus mais son image me reconforte. La longue route jusqu'à Morlaix fera escale à Rennes où de bons amis m'offrent le gîte et le couvert.

Après une délicieuse soirée suivie d'un lourd sommeil, je me sens d'attaque le lendemain, paré aux tempêtes et prêt à retourner la situation. Propre comme un sou neuf, rasé de frais, le loup de mer redevient un teckel de concours. Je prends congés de mes hôtes, démarre la voiture, puis roule d'un train décidé. Cependant, mon anxiété s'accroît en même temps qu'approche le but. Devant la porte d'entrée de mes partenaires, je perds toute forme de contenance.

À voir la mine sévère de mes sponsors m'ouvrant la porte de leur domicile, je me trouve proche de la liquéfaction.

Tabata et Francis Quin, le couple fondateur de *Goémoniaque*, l'entreprise mécène de mes rêves maritimes m'accueillent dans leur demeure transformée dès le commencement de cette crise, en havre de paix contre les assauts journalistiques.

- *Viens, entre Hippolyte.*

Ils m'installent dans leur salon décoré par un spécialiste. Beau lieu sans âme, ce salon figé sied parfaitement au papier glacé, pas à l'usage, comme si accueillir la vie ne faisait pas partie de ses prérogatives.

- *Thé ou café ?*

- *du thé, merci.*

- *Ces heures de route à écouter la radio, ont dû te donner une idée globale de la situation.*

- *Effectivement. Les médias disent-ils la vérité ?*

- *La vérité ? Tu me demandes si les médias disent la vérité ? Mais quelle vérité ? D'abord, ça n'existe pas la vérité quand chacun croit la détenir. Ah, pardonne ma véhémence, mais je suis bien obligé de te soustraire à la naïveté, toi le candide de vingt-huit ans, la tête arrosée d'embruns, doux rêveur ignorant les réalités de ce monde économique carnassier. Dis-toi bien que l'univers des bisounours se cantonne à la télévision. Désolé pour ce réveil brutal, mais la vie des adultes tourne un peu différemment. Tu peux bien me devisager avec la mimique d'une religieuse indignée, mais sache pour ta gouverne que la vision de lapresse provient exclusivement d'une enquête partielle menée par des agents de la répression des fraudes persuadés de notre culpabilité et qui ont mené une charge pilotée par le Syndicat National des lessiviers de France auquel nous refusons vigoureusement d'adhérer. Nous sommes pointés du doigt, jetés en pâture parce que désigner un unique coupable, un bouc émissaire vois-tu, c'est beaucoup plus facile pour tout le monde et surtout cela évite toute forme d'inquiétude aux vrais responsables.*

- *Si vous êtes innocent, pourquoi vous ne vous défendez pas alors ?*

- *Et tu crois que je peux quoi, moi avec ma PME contre le cartel des grandes surfaces ? Hein ? Leur pouvoir de marché presque absolu leur confère le droit de vie ou de mort sur la totalité de leurs fournisseurs. Nous les PME, nous sommes soumis à une dépendance économique totale et subissons leur diktat féroce. Soit tu te plies, soit tu meurs, voilà la seule alternative. Je suis complètement coincé. Tu ne peux pas imaginer l'angoisse chaque année à l'ouverture des négociations commerciales. Partir marchander la boule au*

ventre, tenter de sauver tes prix, entrer dans leurs box maudits où le café coule à flot pour mieux te remplir la vessie qu'ils t'empêcheront de vider tant que tu n'auras pas vendu ta propre mère aux rabais. Il faut subir toutes leurs simagrées de dégénérés imbus d'eux-mêmes, sadiques, jouissant de tortures et d'humiliations. Ils jouent avec toi comme d'un vulgaire chiffon, te dédaignent et te méprisent. Tu ne sais pas l'humiliation de devoir baisser ton froc, cracher de la remise et encore de la remise tout en gardant le sourire. Combien de colis gratuits je dois leur fournir quasiment à chaque livraison et toutes leurs autres conneries dont ils gardent le secret ? Je dois quasiment payer de ma poche pour bosser, un comble ! On aurait une véritable justice armée, ces pratiques seraient qualifiées de racket en bande organisée avec recours à la violence morale. Alors oui, pour m'en sortir, j'ai dû m'adapter un peu. Mais je te rassure, les grandes surfaces ne sont pas dupes. Elles voulaient du produit en France, que ça en soit véritablement ou ça en ait tout l'air, peu importe tant qu'elles payent le moins possible tout en s'assurant le succès commercial. Parce que le succès, elles le tiennent de ces armées de consommateurs, prêt à gober tout et surtout n'importe quoi tant qu'ils profitent de promotions plus fausses les unes que les autres. Ceux-là n'ont toujours pas compris que leur désir insatiable de promotions croque leurs salaires à pleines dents. Ouvrez les yeux bon sang ! L'économie est un circuit fermé, pas une ligne droite infinie. Aujourd'hui, tu vas voir les grandes surfaces vont jouer les victimes éplorées, mais ne te trompe pas sur leur compte, ce sont elles les véritables responsables. Ah ! je m'emporte, impuissant, victime d'un système inepte devant parfois décharger toute sa merde sur un coupable désigné d'office. Allez va, tu n'y es pour rien et je ne t'ai pas fait venir pour m'entendre crier ma rage. Le sujet du jour ce n'est pas le fond de cette affaire, mais les conséquences qu'engendre une exposition médiatique défavorable. Tu le comprendras, dans ces circonstances notre collaboration arrive prématurément à son terme. Ce cas de force majeure commande de réviser notre stratégie de communication et les nouvelles modalités s'avèrent incompatibles avec une aventure maritime aussi pure soit-elle. Aujourd'hui pour nous, c'est profil bas. Chaque nouveau bulletin d'information diminue les commandes d'un carnet amené à faire l'expérience du vide. Nous affrontons une tempête, nous devons donc réduire la voilure. L'image te parle je présume ?

-Oui l'image est parfaitement nette. Comment vous voyez les choses à présent ?

-Très simplement, tu rends le bateau à son propriétaire, je règle le dû aux quelques fournisseurs s'il y en a. On annule la commande des nouvelles voiles et basta. Pour la partie formelle, nos avocats t'adresseront les documents par courrier. Je suis désolé de la tournure prise par les événements. L'idée de ce partenariat me plaisait énormément, mais là il n'est plus possible.

-Difficile à entendre. Cependant, je comprends parfaitement. Je tiens à vous remercier de votre confiance. J'ai véritablement pris plaisir à vous représenter et à essayer d'écrire une jolie histoire commune. Si plus rien ne me retient ici, je souhaiterais m'en aller.

-Oui évidemment, nous ne te retenons pas. Une dernière chose, je te demande de ne jamais nous dénigrer dans les médias. Je te rappelle que ton contrat prévoit une clause te demandant de ne jamais nous porter préjudice.

-Oui, mais le contrat, vous venez de le rompre il me semble !

-Ne joue pas sur les mots, mon humeur s'accommode mal de la sémantique en ce moment !

-Ne soyez pas inquiets, je ne vois pas qui va s'intéresser à moi. Sur notre relation, je dirai simplement ma vérité, que compte tenu des soupçons qui pèsent sur la marque, celle-ci doit d'abord, si je puis me permettre, "laver" son honneur avant de penser à communiquer.

-Tu ferais un parfait communicant.

Sur ce dernier échange Francis Quin me raccompagne vers la sortie et me tend la main. Je la lui serre sans conviction et m'en retourne vers mon véhicule.

Je m'installe au volant et bascule ma tête en arrière tout en passant mes mains sur mes yeux. Les bras m'en tombent d'impuissance, lourds d'incertitude. Heureusement, le partenariat généreux m'avait évité un endettement assasin.

Bip bip, mon portable me signale un texto. Par curiosité machinale, je me saisis du petit appareil sur l'écran duquel s'affiche "*Victoire*", mais ironie du sort, les premiers mots annoncent la défaite.

"*Je ne suis pas fière de la forme...*".

Le cœur palpitant, je clique sur le bandeau pour prendre connaissance de la suite. L'écran affiche alors "*mais je suis épuisée, notre histoire ne peut plus durer. Je n'arrive pas à te partager avec ta passion, c'est nul je sais, mais je ne contrôle pas ce sentiment. Il ne sert à rien de te demander de choisir entre la voile et moi, tu me l'as dit, alors c'est moi qui choisis de partir car j'ai compris qu'on ne peut pas t'aimer sans aimer la voile plus fort encore. Prends soin de toi, j'espère que tu réaliseras tes rêves. Bisou*".

Chklong ! le téléphone s'écrase sur le frein à main. Des larmes s'échappent de mes paupières. Un grand vide m'envahit.

La vie est belle dit-on ? Certes, mais cette expression omet de préciser le caractère subjectif de la beauté. En deux jours de temps, ma belle vie vient de se transformer radicalement. Au creux de la vague, quand les événements se liguent, comment vouloir rebondir ?

Chapitre II-Mois d'Avril.

Hippolyte POLO

Début d'après-midi, mes pieds foulent le sable blanc de la plage de *Kergelen* non loin de *Lorient*. En pleine semaine, personne ne vient me disputer ce terrain de jeu magnifique. Mes mains tirent fermement le chariot de mise à l'eau sur lequel repose sagement, pour quelques instants encore, mon dériveur skiff solitaire. Depuis mes déboires du mois de mars, ces sorties en dériveur m'offrent une échappatoire aux idées noires sans cesse ressassées. L'exigence du petit dériveur m'oblige à la concentration la plus absolue. Sur l'eau, mon esprit se focalise sur la marche du bateau, occultant mes échecs. La restitution du *Classe Solo* à son propriétaire et le licenciement de Charlie Delta effectifs j'affronte désormais un agenda vidé comme les rivages au jusant d'équinoxe. Plus rien, voilà tout. Pendant un mois, je me suis tapi dans l'ombre de ma petite location larmorienne. Habité par la honte, je me sentais sale, trahi de toutes parts et condamné ferme à vivre avec mes oublis, *Victoire* et *Goémoniaque*. Pour la première, l'affaire fût finalement plus prompte à se résoudre, la distance, cette traîtresse d'ordinaire, me préserva pour une fois. Prompte, façon de dire, car il me fallut résister à cette mauvaise manie de la reconquête en menant l'âpre combat du sevrage sentimental. Lutte éprouvante mais victorieuse lorsque conscience fut prise de ce qu'un caractère vain habitait une telle entreprise de séduction. Sa décision, *Victoire* l'avait mûrie au fil de mes absences prolongées et répétées, rien ne saurait laver sa frustration. L'espoir du retour appartient aux illusions d'un esprit blessé tentant d'adoucir sa peine en différant le moment définitif de la rupture. J'avais, je ne sais comment, sabordé l'illusion, m'épargnant ce faisant d'une attente infructueuse. Sa

décision, je l'ai comprise donc acceptée. Comment la condamner du meurtre de notre relation quand moi seul en suis le commanditaire ? Ma passion dévorante pour les voiliers, le large et la course en solitaire s'accommodent peu d'une vie de couple paisible aux perspectives de stabilité. Un homme d'à peine trente ans peut à loisir s'accorder de vivre pour soi, mais il ne saurait, sauf à se trouver dans ma situation, ignorer le tic-tac de l'horloge biologique agitant la condition féminine. Ma passion pour la voile me tient depuis ma naissance, tombé dedans par un père mordu sévèrement. Depuis tout jeune donc, je le sais, coexistent trois types de femmes, les passionnées de voiles, perles rares, les aventurières prêtes à prendre le large, heureusement plus fréquentes et les réfractaires hélas en nombre. Je le sais aussi depuis tout jeune me concernant, toute relation avec une réfractaire est vouée au court terme. Seulement voilà, l'on ne choisit pas toujours où vient à frapper la foudre. Les premiers émois surmontent d'incroyables obstacles, abaissent les gardes de part et d'autres. Envoûté, je ne me suis pas méfié de *Victoire* classée en catégorie aventurière, toute fière de s'afficher avec un skipper, plaisantant même de préférer le coureur du large au coureur de jupons dont les mains ne sauraient plus à quels seins se vouer. Le temps, comme souvent dans ce genre d'affaires, a réaxé le destin. D'aventurière, *Victoire* s'est peu à peu mue en réfractaire conduisant notre histoire au point de fracture. Douleurs d'une histoire qui se répète comme d'un jour sans fin. Le temps comme toujours œuvrera dans l'ombre, pansera les plaies, atténuera les maux, jusqu'à ce jour de guérison où l'esprit réalise la douleur disparue. Je m'en approche. Paradoxalement, mon second oubli, *Goémoniaque*, se révèle plus difficile. La boucle médiatique formée autour de ce scandale commercial, jetant par ailleurs, l'opprobre sur la filière des lessiviers toute entière et allant malgré tout arroser jusqu'aux distributeurs reconnus comme victimes consentantes, n'aide franchement pas à ma tâche. Un joli bazar dont il a fallu que je me retrouve porte étendard. Heureusement, plus personne ne s'en souvient, mise à part Avril Folamour, cette journaliste du *Câblogramme* opiniâtre dans sa volonté de m'entretenir sur le sujet. Je n'ai eu de cesse de lui opposer une clause de confidentialité me liant avec *Goémoniaque*. Le numéro d'Avril ne s'affiche plus depuis une semaine sur mon téléphone, j'entrevois les portes de son épuisement. Outre les relances journalistiques, mon souvenir de *Goémoniaque* a conservé toute sa vivacité sous l'empire d'assauts juridiques répétés. Sortir du contrat initial, en effet, m'a opposé plus de complexité qu'attendu en raison d'une coquille dans la version signée. La coquille en question, l'absence de clause de confidentialité. Un stupide oubli, inoffensif sauf en période de turbulences, contraignant les avocats aux habiles manœuvres, les dilatoires, les plus sournoises. Ils ne s'y sont pas pris par quatre chemins. Il leur a suffi de me demander de constater la faiblesse de mes reins, cordons insuffisamment solides d'une bourse famélique, pour supporter la trop longue attente inhérente aux procédures qu'ils ne manqueraient pas d'intenter si je me comportais pas conformément à leurs attentes. Pour parachever le tout, comme une carotte agitée devant un âne affamé et pour arracher mon consentement, ils avaient légèrement augmenté le montant des indemnités fixées au départ. Les derniers développements médiatiques et ces méthodes de bandit me donnèrent à réfléchir, hésitant même à me livrer aux médias. L'appât du gain finalement emporta ma résignation, les sommes versées devenant nécessaires pour rebondir et plus prosaïquement pour payer mon loyer. Le document paraphé-signé, les sommes ensuite me furent versées promptement. Je ne me sentais pas très fier mais soulagé de ma liberté retrouvée.

Observer depuis mes fenêtres le groupe d'entraînement de *Classe Solo* sillonner la rade orientale sans moi représentait un véritable crève cœur. Passé un mois d'un enfermement strict au point d'obturer rideaux et pupilles aux heures fatidiques, je n'ai pu contrer mon naturel cavalant au triple galop. Las de cette mascarade qu'était devenu mon

quotidien, je me suis mis de nouveau à traîner sur les pontons en quête d'opportunités. Entreprise bénéfique au demeurant, puisque très vite une bonne âme ayant pris pitié de mon sort me conviait pour une sortie en double. Petite étincelle venue raviver une flamme chancelante et me voici, la motivation retrouvée, à remettre mon skiff à l'eau. Aujourd'hui, un soleil rieur accompagne cette troisième sortie et le thermique en formation promet de belles glissades sous *Groix*. Le foc à poste, je hisse la grand-voile, installe la bordure et le cunningham, puis ferme le bouchon de nable. Paré à naviguer, paré à oublier la marche du monde. Le premier pied dans l'eau prend aussitôt sa température. La fraîcheur hivernale domine en dépit des longues et magnifiques journées de cette semaine. L'instabilité naturelle du skiff exige, lors de sa mise à l'eau, un peu de célérité. Heureusement, le sable fin abrase très modérément la coque. Ainsi, je dépose celle-ci délicatement sur le sol, remonte le chariot au plus haut sur la plage et me précipite vers le bateau en plein basculement. L'équilibre rétabli aux biceps, je m'éloigne du rivage, gagne quelques profondeurs et monte à bord. Sitôt, j'engage la dérive dans son puits, borde légèrement la grand-voile et prépare le trapèze. Le vent s'engouffre dans les voiles, le bateau prend de la gîte dont une vive sortie au trapèze contrebalance le mouvement. Premier bord bon plein, pleine balle, pour parer l'unique danger local. En quelques foulées, étalon fougueux, le skiff franchit l'obstacle. Je pars au près dans le *Coureaux de Groix*, bien tendu au trapèze et régulant l'écoute de grand-voile à chaque risée. La brise thermique lève un petit clapot contre lequel vient se fendre saillante mon étrave inversée. Au terme de ce long bord en direction de *Groix*, j'engage le premier virement. Pour réussir la manœuvre, le bateau doit rester à plat et conserver sa vitesse. J'abats légèrement pour accélérer puis, lofe franchement. Je libère le trapèze, rentre dans le bateau, récupère l'écoute de grand-voile, passe sur l'autre bord tout en continuant de lofer, stabilise le bateau sur sa nouvelle amure tout en m'accrochant au trapèze et finit par m'élancer sur l'échelle opposée. Manœuvre physique, précise surtout, car à la moindre erreur le navire se fige face au vent et commence à culer. Cette fois-ci, tout se passe sans anicroche. Sur l'autre amure, le bateau réaccélère. À chaque survente, mes mains libèrent quelques centimètres d'écoute, repris aussitôt la rafale passée. Pendant une bonne heure, j'enchaîne les virements et remonte au vent pour ensuite mieux redescendre sous spi. Le petit casier de pêcheur ballottant à quelques longueurs au vent servira utilement de marque à virer. Je le vise au plus juste comme dans une régata au contact où le moindre mètre fonde la différence. Parvenu à sa hauteur, je libère le hale-bas, choque la grand-voile, puis le foc et me tend au maximum à l'abattée. Le skiff accélère vivement, l'adrénaline s'emballa avec la vitesse sur ce petit bord bon plein. J'abats, rentre dans le bateau, cale la barre dans le creux du genou puis m'empare à deux mains de la drisse de spi. Quatre brassées énergiques envoient la bulle en tête. Je me saisis de son écoute, puis récupère le trapèze, borde, lofe et enfin monte sur l'échelle. Changement de dimension, l'étrave se cabre, le skiff déployant toute sa puissance passe la surmultipliée. Avec la vitesse, il récupère une belle stabilité et je m'en donne à cœur joie. La dérive siffle de plaisir, l'eau défile sous la carène. Je lofe pour accélérer dans la molle et réabats au pic des vagues ou à la pointe des rafales. Dans ces moments de liesse, je ne pense à rien d'autre, seule compte la marche du bateau. Nombreux sont désormais les skippers se vouant aux altitudes pour s'affranchir de la tyrannie des flots. Pour ma part, la bienveillante dictature des ondes me laisse pur archimédien. Il me faut de la friction sous la carène, des bons sur les vagues, des voiles à régler et des spis à envoyer. Je ne suis pas sans savoir la rapidité des purs *foilers*, mais bon sang, si vous voulez voler, prenez l'avion ! Tout jeune est assez vieux pour devenir un "con-servateur", nostalgique d'un monde cher à son cœur mais poursuivant sans lui une évolution inarrêtable. Je n'échappe hélas pas à la règle, mais peu importe tant que subsistent les bateaux qui me plaisent. J'approche de *Groix*